

MARCO LIBRO

Version
demonstration

**L'Homme du Canal
ou Le Nettoyage Hongrois**

- Les Inventeurs d'Univers

à l'attention
d'une lectrice curieuse ou d'un
lecteur curieux de découvrir un
nouveau livre.

Bonne lecture.

Bien cordialement.

Marco Libro

Marco Libro

L'homme du Canal ou Le Nettoyage Hongrois

Policier

Les Inventeurs d'Univers

Première partie
Samedi 19 juillet

Chapitre 1

Samedi 19 juillet, 5 h 30

Frontignan la Peyrade

Canal du Rhône à Sète

César Espinasse s'était levé de bonne humeur, comme à chaque fois qu'il s'offrait une partie de pêche. La veille, il avait préparé son matériel méticuleusement, il avait acheté une boîte de demi-dures, son appât préféré, préparé les bas de ligne pour ses deux lancers, dans l'espoir d'avoir une bonne friture pour le midi. C'était un pêcheur averti et il avait acquis une bonne expérience au cours de ces dix dernières années de paisible retraite. Il connaissait parfaitement les bons coins, et il savait que ce matin, avec le très léger vent d'Est, le meilleur endroit serait sous le pont de la route de Balaruc, sur la D2, à l'endroit où le canal du Rhône à Sète se rétrécit, avant de se jeter dans l'étang de Thau.

Bien des gens croyaient que cette partie du canal faisait partie du canal du Midi mais il n'en était rien. César se plaisait à expliquer que le Canal du Midi assurait la jonction de l'étang de Thau jusqu'à la Garonne, à Toulouse : il s'agissait à l'époque de relier la Mer Méditerranée à l'Océan Atlantique, via la Garonne, ceci expliquant l'appellation Canal des Deux Mers. César précisait que le canal du Rhône à Sète était un canal dont la

construction était bien postérieure à celle du Canal du Midi. La raison de sa construction était des plus simples : relier le Canal du Midi au Rhône. Le creusement avait commencé seulement au début du XVIII^{ème} siècle et la jonction avec le Rhône avait été établie en 1811 à Beaucaire. Il s'appelait alors Canal des Étangs.

C'est presque à la jonction entre le Canal et l'étang que César avait son coin de pêche. Il y aurait un peu de courant, bien apprécié par les dorades. L'aube poignait à peine, quand il stationna sa Citroën BX sur le remblai au pied du pont. Il sortit son panier-siège du coffre et ses cannes. Il s'approcha de la rive. Il faisait encore une température très supportable et César savait profiter de ces moments de fraîcheur. Sur sa gauche, le canal s'élargissait à partir des vestiges de l'ancienne chaussée de la Peyrade pour former un bassin plus large qui se rétrécissait devant lui. Aucune ride ne venait troubler la surface de l'eau. Seul, au loin, un sac poubelle, il ne discernait pas nettement, le jour n'étant pas complètement levé, flottait à l'abandon. César maudit encore une fois ces pollueurs indéliques qui prenaient encore son cher canal pour un dépotoir. Il installa son siège et déploya sa première canne télescopique avec calme et méthode. Il vérifia la position du flotteur, coinça le fil, enfila une demi-dure sur l'hameçon et lança avec adresse.

Le fil se déroula du moulinet, sans s'emmêler. César fit quelques tours de manivelle pour tendre sa ligne et cala sa canne à sa droite, dans un tube en PVC qu'il avait fixé sur le bord de son siège. Il prépara avec la même attention son autre lancer et mouilla sa seconde ligne, un peu plus loin que la première. Le sac poubelle dérivait lentement, porté par le faible courant.

- Boudiou ! jura-t-il.

En fait, ce qu'il avait pris pour un sac en plastique dérivant semblait avoir une tête et des bras. C'était inerte : un cadavre flottait sur le ventre.

César prit son téléphone portable et appela le numéro d'urgence, en maugréant, car sa partie de pêche allait sûrement se terminer maintenant. Il aurait certainement préféré que ce fût un sac poubelle.

Le quart d'heure qui suivit fut animé par l'éclairage intermittent des gyrophares et le hurlement des sirènes, troublant le calme matinal.

Il fallut moins de cinq minutes pour que les pompiers de la nouvelle caserne de Frontignan soient sur les lieux. Le cadavre était maintenant à quelques mètres de la rive : tout proche.

- J'y vais ! fit le Major Michel Savary à son collègue, David Claunette, en enfilant sa combinaison.

Bien que Savary aimât se baigner et que l'eau fût à 23°, ce ne fut pas de gaieté de cœur qu'il prit ce bain matinal. En deux ou trois brasses dans l'eau transparente, le Major atteignit le cadavre. Il le ramena au bord sans difficulté. Claunette lui passa la civière amphibie, spécialement conçue pour ce cas de figure. Savary la glissa adroitement sous le corps qu'il sangla et son collègue l'aida à hisser ce morbide brancard. Ils le déposèrent sur le remblai.

- Sécurise le périmètre, je vais me changer, et appelle le commissariat !

David Claunette s'exécuta, appela le bureau de police de Frontignan, disposa les cônes bicolores réglementaires, déplia les barrières extensibles et déroula le ruban rétro-réfléchissant, créant ainsi une aire sécurisée où les éventuels badauds ne pourraient pas les gêner.

Chapitre 2

Samedi 19 juillet, 6 h 00

Frontignan la Peyrade

Canal du Rhône à Sète

- Pas beau à voir ! constata Valentin Martin, Capitaine de police, chef du bureau de Frontignan, qui venait d'arriver.

Il héla son adjoint.

- Lieutenant Teruel, réveillez Carole Samba, on a besoin d'elle.

Un mort dans ces conditions représentait une intrigue importante, peu habituelle, pour Martin, plutôt rompu aux occupations de bureau et à de petites affaires : traitement du petit judiciaire, prise de plaintes de voisinage, petits vols, et quelques affaires de dealers, qui d'ailleurs ne lui appartenaient plus suite à la mutation de la brigade des stupés sur Sète. Une affaire criminelle le sortirait de la léthargie du quotidien, mais pour l'instant rien ne laissait présager qu'elle fût criminelle, quoique...

Le cadavre était un homme, plutôt jeune, entre vingt-cinq et trente ans, âge difficile à évaluer car l'eau avait gonflé les tissus, boursoufflé le visage. Cheveux bruns, yeux clairs, pommettes saillantes, teint clair.

Martin enfila des gants, machinalement. Il déboutonna la chemisette bleu marine, à rayures fines et beiges. Pas de blessure apparente sur le ventre ou la poitrine. Il fouilla

les poches du pantalon de lin beige, assorti à la chemise. Rien dans les poches. L'homme ne portait pas de chaussette, il lui manquait une chaussure, de type bateau, au pied droit.

L'interrogatoire de César Espinasse éclaira peu Martin hormis que le corps avançait au gré du courant et venait probablement de Frontignan, si l'on peut l'estimer ainsi. Le canal communique indirectement avec la mer et les étangs, ceux-ci peuvent s'emplier ou se vider au gré des vents, des pluies ou des violentes tempêtes méditerranéennes, inversant constamment le sens du courant, dans le canal.

- Vous passerez au bureau faire votre déposition, avenue Frédéric Mistral, dans la matinée.

- Et ma partie de pêche ? Les cagades c'est toujours pour les mêmes, pardine ! roumégua César, avec son accent chantant.

- Et lui, il est mort ! C'est pas des emmerdes ça ? rétorqua Martin sur un ton qui mettait fin à toute contestation. Vous pouvez partir, maintenant.

6 h 20. Il accueillit Carole Samba, le médecin légiste, non sans un certain plaisir. Il l'avait déjà rencontrée lors de plusieurs réunions et de précédentes enquêtes. Carole Samba avait une efficacité et un professionnalisme reconnus. Ce jeune médecin de trente-cinq ans avait tout pour plaire : 1,75

m, cheveux blonds et raides, mi-longs, teint halé, regard noisette. Ses lèvres dessinaient un charmant sourire qui laissait découvrir deux rangées de dents régulières et nacrées. Sa silhouette était agréablement moulée dans une petite robe d'été ensoleillée qui exacerbait la sensuelle féminité de ses formes et découvrait la moitié de ses jambes parfaitement fuselées. Elle découpa entièrement les vêtements du cadavre et commença immédiatement son diagnostic, à voix haute :

- À première vue, pas d'eau dans les poumons, l'homme ne s'est pas noyé. Pas d'ecchymoses sur le corps, ni blessure ni fracture apparentes. J'ai quand même un doute à propos de l'état des vertèbres cervicales, au niveau d'Atlas et d'Axis. Quant à l'heure de la mort, il m'est difficile de la préciser : dans l'eau, la perte thermique est très accélérée. Cependant, dans le cas présent, la mort remonte certainement à plusieurs heures car la température interne est la même que celle de l'eau du canal.

- Mort naturelle ? interrogea Martin.

- On peut estimer l'âge de la victime entre vingt-huit et trente ans, Capitaine, et les accidents cardio-vasculaires sont plutôt rares dans cette tranche d'âge. Alors la réponse à votre question serait plutôt négative. Ce que j'ai du mal à m'expliquer, c'est ce toucher au niveau des cervicales qui n'est pas très net : le

gonflement des tissus, dû à l'immersion, le rend moins aisé.

- Autre chose ?

- Le pied droit, celui sans chaussure, est abîmé, la peau est desquamée, comme si le pied avait traîné par terre, certainement post-mortem, car il n'y a pas eu de saignement. Toutefois, le sang a pu se diluer dans l'eau. Je ne peux pas en dire plus pour l'instant, il me faut procéder à l'autopsie et demander les analyses. Vous pouvez prélever les empreintes, si ce n'est déjà fait, je m'occupe de l'échantillon pour l'ADN. Je vous envoie mon rapport dans la matinée.

- Parfait, Docteur, remercia Martin.

Puis, s'adressant au Major des pompiers.

- Major Savary, pouvez-vous conduire ce corps au Frigo du docteur, à Sète ? Avec tous mes remerciements, bonne journée.

Et se tournant vers son Lieutenant :

- Teruel, appelez le Procureur de la République, il nous faut une autorisation d'autopsie, et prélevez les empreintes digitales.

Enzo Teruel composa le numéro sur son portable, sans avoir de réponse.

- Capitaine, nous sommes samedi, il est 7 h 50 il n'y a personne au parquet et la permanence ne répond pas.

- Insistez Teruel, insistez ! On ne pourra rien faire sans réquisition officielle. Prévenez les brigadiers Colombani et Kaboré, qu'ils

vérifient la main courante de cette nuit et qu'ils nous rejoignent : ce matin, promenade le long du canal. Il faut retrouver cette fichue godasse !

Il serra la main de Carole Samba.

- Je vous tiens au courant, Docteur, sitôt que le greffier d'astreinte répondra ! Bon samedi quand même, lui souhaita-t-il aimablement.

Elle regagna sa voiture. Il la regarda s'éloigner dans la direction du soleil. Son corps ondulait dans la lueur matinale, entouré comme d'un halo de sensualité. La transparence du fin tissu de sa robe ajoutait encore à cette sensation torride qui émanait de sa silhouette. Les pensées du Capitaine furent troublées par l'effet qu'avait sur lui le Docteur Samba ou plutôt Carole Samba, cette femme qu'il trouvait délicieusement à son goût. Il faudrait quand même qu'il lui propose de l'inviter un jour à prendre un verre, voire plus...

Chapitre 3

Samedi 19 juillet, 8 h 00

Frontignan la Peyrade

Au bord du canal du Rhône à Sète

Le Capitaine Valentin Martin pouvait compter sur ses adjoints : ils formaient une équipe active et soudée malgré les inéluctables différences de caractères. Si Martin avait eu à surnommer ses équipiers, le sobriquet qui aurait convenu le mieux à Enzo Teruel aurait été " l'Efficace ", celui de Nicolas Kaboré " le Meticuleux ". Quant à Ange Colombani, le moins communicatif, loin s'en faut, le meilleur choix aurait été " l'Introverti ". En tant que chef, Martin utilisait le vouvoiement envers ses subordonnés, non pour marquer la hiérarchie, mais plus par respect de leur travail et pour que chacun se retrouve à sa bonne place, bien dans son rôle et ses responsabilités.

Au briefing matinal sous le pont de la route de Balaruc, le Capitaine et son adjoint étaient perplexes. Martin demanda au Lieutenant Enzo Teruel de présenter la situation aux brigadiers Colombani et Kaboré :

- Un homme de 28-30 ans a été retrouvé mort dans le canal. Pas de papier, pas d'argent, pas d'objet personnel, pas de blessure visible, la cause du décès est inconnue, mais ce n'est certainement pas la noyade. Il lui manquait aussi une chaussure droite, de type bateau, de

couleur marron clair.

- Y-a-t-il quelque chose sur la main courante ? interrogea Martin.

Le brigadier Kaboré répondit par la négative : la nuit avait été des plus calmes, R.A.S... Martin reprit la parole.

- Nous allons faire deux équipes : une de chaque côté du canal, Colombani avec le Lieutenant Teruel ; Kaboré avec moi. Interrogation des riverains, recherches d'indices, etc. ...

Le jour était levé depuis deux heures, maintenant, et le peu de fraîcheur matinale n'était plus qu'un souvenir. À la Peyrade, les riverains du canal n'avaient rien entendu ni remarqué durant la nuit ou au petit matin, que ce fût du côté de la rue des Péniches ou du quai du Pavois. Les policiers connaissaient bien cette partie du canal, ancien chemin de halage où ils venaient faire leur jogging bi-hebdomadaire. Rien de plus ne traînait que les éternelles canettes de bière vides, emballages divers et autres boîtes de coca abandonnés, comme si pour certains, il était normal de se débarrasser de ses détrituses n'importe où. Martin était irrité de ces gestes qu'il qualifiait volontiers d'incivilités.

Du côté ouest du canal, l'équipe du Lieutenant Teruel élargit son champ d'investigation sur l'aire de l'ancienne décharge, récemment nettoyée et remblayée,

ainsi que dans les quelques taudis qui subsistaient, le long du quai Voltaire Prolongé.

En face, Martin et Kaboré longèrent la zone de stockage de carburant sans rien remarquer d'autre que quelques bouteilles vides et des sacs en plastique. Encore un virage et ils seraient pratiquement en ville, apercevraient bientôt le pont levant qui libère trois fois par jour, en été, les pénichettes de touristes en quête de nature et de calme aquatique.

Martin constata une fois encore que l'ancien portail de la Mobil, sur leur droite, avait été forcé. Il donnait accès à la friche industrielle de l'ancienne usine de pétrole qui avait été fermée en avril 1986. Il ne restait presque plus rien des installations industrielles de la gloire pétrolière passée de la ville. Seuls quelques bâtiments administratifs subsistaient, dans un état de dégradation avancé. La raffinerie de pétrole, reconstruite après la seconde guerre mondiale, avait été alimentée par un oléoduc sous-marin. Les pétroliers qui ne pouvaient pas entrer dans le port de Sète s'amarraient en pleine mer. La raffinerie avait employé jusqu'à 1300 personnes en 1970, puis l'activité avait décliné en raison du transfert des activités pétrolières à Fos-sur-Mer. Seul le dépôt de carburant avait été maintenu, ce qui expliquait la présence des imposantes cuves de carburant sur le site.

La friche industrielle était interdite au public pour d'évidentes raisons de santé et de sécurité. Martin et Kaboré franchirent le portail métallique forcé. Les deux policiers apercevaient, à une petite centaine de mètres, les quelques anciens bureaux désaffectés qui n'avaient pas encore été réhabilités. Ce bâtiment était également accessible de l'autre côté, par la Rue de la Raffinerie et servait souvent de squat.

- Allons faire un tour par-là ! suggéra Martin.

À mi-chemin, ils retrouvèrent la chaussure manquante.

- Appelez les autres, Kaboré, ordonna le Capitaine, qu'ils rappellent rapidement.

Chapitre 4
Samedi 19 juillet, 5 h 30
Budapest Hongrie
Déli Palyaudvar – Gare Déli-

À mille six cents kilomètres de là, les employés du service de nettoyage de la gare Déli commençaient leur service, tranquillement. Les trois équipes de deux personnes avaient en charge l'ensemble des quais, des halls et des salles d'attente. En cette période estivale, les touristes étaient nombreux. Depuis le début de juillet, la direction des services techniques leur avait donné les recommandations d'usage et demandé de soigner le travail encore plus qu'à l'accoutumée. Il s'agissait de donner une image positive de leur ville et tous, qu'ils fussent employés, serveurs, interprètes, guides, commerçants, restaurateurs devaient donner le meilleur d'eux-mêmes pour que chaque visiteur repartît avec le meilleur souvenir possible. Il était hors de question que quiconque gardât une image négative de la Perle du Danube. Depuis le retrait des troupes soviétiques et la demande d'adhésion à l'union européenne de 1994, la Hongrie, comme nombre de pays du Bloc de l'Est, était maintenant ouverte. Budapest pouvait de nouveau offrir ses richesses touristiques au monde : ses monuments baroques, ses musées,

sa fameuse piscine à ciel ouvert où l'on joue aux échecs dans une eau à 36°C. Elle se devait de se montrer sous son plus beau jour, eu égard à son riche passé, ne serait-ce que pour honorer les grands noms de son histoire et de renommée internationale comme Franz Liszt, Victor Vasarely ou même Ehrich Weiss plus connu sous de nom de Harry Houdini, le célèbre magicien. L'apport de devises étrangères grâce à l'ouverture vers l'Ouest était une manne qu'il fallait entretenir, et chaque Budapestois devait en avoir conscience.

Un peu lassés d'entendre les mêmes directives depuis plusieurs semaines, les employés se mirent au travail. Au sous sol, Gabriella et Mihaela avaient un programme de travail minuté : 5 h 35, sortir les poubelles pleines dans la rue Alkotas, ensuite, nettoyer les toilettes publiques, puis rentrer les poubelles vidées. À 6 h, direction l'étage : Salle d'attente A, puis salle B...

Elles se rendirent donc sur leur premier lieu d'activité, l'enclos des containers à roulettes, puis passèrent au nettoyage des toilettes. Elles n'eurent pas le temps de remarquer une minuscule goutte de sang, sur le rebord de la plinthe, sous le sèche-mains.

On frappa violemment à la porte métallique donnant sur l'enclos.

Un des employés du service de ramassage était devant elles, dans sa tenue

jaune fluo, le visage déconfit, l'air bouleversé.

- Vite, appelez la police, il y a un cadavre dans la benne.

Chapitre 5
Samedi 19 juillet, 6 h 30
Budapest Hongrie
Déli Palyaudvar -Gare Déli-

Le commissaire Joseph Mindszenty, chef du Commissariat du 1^{er} arrondissement de Budapest arriva avec deux de ses adjoints. Quoiqu'il fût matinal et qu'il se levât habituellement de bonne heure, il pestait intérieurement contre le fait qu'il fût d'astreinte, car ce samedi tombait le jour de l'anniversaire de sa fille aînée. Elle allait être majeure, et la fête risquait d'être un peu gâchée s'il devait encore être en retard ou pire encore : absent. Sa vie de famille était en effet perturbée par son travail, qu'il aimait et effectuait avec conscience et abnégation. Et c'était là que le bât blessait : la contrepartie de la reconnaissance de ses supérieurs ne comblait pas ses absences répétées en famille, et bien qu'il aimât sa femme et qu'elle le lui rendît, il commençait à ressentir une certaine usure dans son couple. Il pria donc ses collègues d'être diligents et efficaces, de procéder aux démarches usuelles du cas présent : sécurisation du périmètre, interrogation des témoins, prises d'indices et de témoignages dans le périmètre direct, puis dans le périmètre étendu, fouilles et prélèvements sur la victime. Il se dirigea vers

le cadavre étendu sur le trottoir de la rue Alkotas. C'était un jeune homme, d'environ 1,80 m, brun, cheveux courts, dans les vingt-deux ans, bien habillé, au visage régulier plutôt beau garçon, malgré un rictus que le commissaire qualifierait d'étonné. La fouille ne donna rien. L'homme avait été dépouillé : pas de papier, ni d'argent, ni de cigarette. Seulement une bague en métal blanc au pouce droit. Crime crapuleux ? Mindszenty retourna le cadavre et constata une ecchymose au niveau de l'occiput. Le sang avait coagulé et collé les cheveux. Rien dans les poches arrière.

Son premier adjoint, qu'il avait chargé du périmètre restreint, le rejoignit et fit son rapport préliminaire.

- La femme de service passe par l'escalier du bar de la Gare, les containers sont stockés dans l'aire grillagée dont l'accès se fait par la porte de service métallique, en face des toilettes. Elle libère la chaîne du cadenas de l'enclos et fait rouler les containers jusqu'au bord de la rue, sur le lieu de ramassage, comme elle le fait tous les deux jours, les mardis, jeudis et samedis. Elle n'a rien remarqué de particulier. Tout le monde peut accéder à la porte de service menant à l'enclos grillagé, pour des raisons pratiques. Elle ne connaît pas le défunt.

- Du côté des ramasseurs d'ordures ménagères ? s'enquit Mindszenty.

- C'est en vidant un container dans le camion-benne que les hommes du service des ordures ménagères ont trouvé ce cadavre. Ils l'ont sorti de la benne et nous ont fait appeler, chef. Ils ne le connaissent pas. Le cadavre était habillé, et d'après eux, il pouvait être dissimulé par des sacs poubelle jetés au-dessus de lui. Rien de particulier dans les sacs et dans les ordures, j'ai vérifié.

- Tous les deux jours, dites-vous ? La mort peut remonter au maximum à deux jours, vu l'état du cadavre, pas plus. D'autre part, il semblerait que la mort soit due à un coup porté à l'arrière du crâne. Regardez, là, dit-il en désignant une blessure à l'occiput. Bon, terminez les prises d'empreintes, les prélèvements, prenez les photos. Envoyez tout ça au labo.

Le second adjoint avait rejoint les deux policiers.

- Rien à signaler ce matin dans les environs, Commissaire.

- Quand vous aurez les photos, vous irez enquêter dans le périmètre étendu avec votre collègue.

Chapitre 6
Samedi 19 juillet 11 h 30
Budapest, Hongrie
Commissariat du 1^{er} arrondissement

Bureau du Commissaire Joseph Mindszenty.

- Que donne l'enquête de périmètre ?
demanda-t-il à ses adjoints.

- Le serveur du bar de la gare a servi une bière à un jeune homme ressemblant aux photos, jeudi vers onze heures, répondit le plus âgé.

- Seul ? Accompagné ?

- Non, seul. Il l'a déjà vu plusieurs fois, quelquefois accompagné d'une fille, mais pas la même à chaque fois.

- Rien d'autre ?

- Si, commissaire, une minuscule goutte de sang coagulé a été retrouvée sur le rebord de la plinthe des toilettes de la gare, les résultats d'analyse du prélèvement sont dans cette enveloppe, dit-il en tendant le document à son chef. Je ne l'ai pas encore ouverte. Rien d'autre dans les toilettes, le personnel de nettoyage est très efficace, rien sur les faïences ou le carrelage, ni sur les lavabos ou les cuvettes.

- Pas étonnant, si le meurtre a été commis jeudi. Et du côté des fichiers des empreintes ?

Mindszenty prit connaissance du contenu du

rapport et en fit part à ses collègues.

- Le mort n'est pas fiché aux empreintes digitales. D'après les résultats des tests sanguins, le sang du mort et celui retrouvé dans les toilettes correspondent. Le médecin légiste indique dans son rapport que la mort remonte à jeudi, entre 10 et 11 heures, suite à un coup mortel porté ou subi sur la partie occipitale du crâne : " Traumatisme occipito-cérébral grave ayant entraîné un dysfonctionnement profond de la substance réticulée ascendante. Des fragments osseux se sont enfoncés. L'hématome extra-dural s'est développé très rapidement en entraînant une compression sur le cerveau puis la mort du sujet. Présence d'un léger traumatisme ecchymotique des testicules. " L'autopsie stomacale révèle aussi l'absorption de bière. En ce qui concerne le prélèvement ADN, nous aurons les résultats lundi matin.

Mindszenty réfléchit un instant et reprit :

- Fait-il l'objet d'un signalement de disparition ?

- Rien en ce sens, depuis jeudi. J'ai épluché tous les rapports des commissariats de Budapest et la base des données nationales.

- Faites un signalement de notre bonhomme sur la messagerie interne, avec les photos. On reprendra l'enquête lundi matin, de toute façon les usagers habituels des trains ne viennent pas le week-end. Il faudra élargir

l'enquête de terrain sur place, dès lundi, interroger tous les passagers des trains, surtout les jeunes filles, puisqu'il les fréquentait dans le bar. Il va falloir identifier ce type.

Fin de la version de démonstration de
l'Homme du Canal ou le Nettoyage Hongrois

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2 et 3° alinéas), d'une part, que les " copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective " et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, " toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants causes est illicite " (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que se soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivant du code de la propriété intellectuelle.

photo couverture : Marco LIBRO

ISBN 978-2-7466-0586-2
Dépôt légal : Février 2009

Du même auteur :

en 2009

L'Homme du Canal ou le Nettoyage Hongrois

Roman Policier

<http://www.marco-libro.fr>

en 2011

Treize Lunes de Sang

Thriller

Clairdeplume34

En 2012

Fric-Frac à Frontignan

Nouvelle policière

<http://www.marco-libro.fr>



<http://www.marco-libro.fr>

ML